

1420 · 1870

Discours prononcé à l'inauguration du
monument élevé à Cugnaux, en l'honneur
de Jeanne d'Arc, le 22 Octobre 1899.



ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT

Le 22 octobre 1899, était solennellement inauguré, à Cugnaux, un monument, propriété de M. Paul de Boyer-Montégut, maire de cette commune, élevé par lui, en l'honneur de Jeanne d'Arc, sur un terrain qu'il possède au centre du village.

Une foule nombreuse et sympathique, évaluée à trois mille personnes, s'était groupée à l'endroit où la cérémonie devait se dérouler. En même temps, se plaçaient la chorale de Cugnaux, la musique de Colomiers et le Conseil municipal.

A une heure et demie, une brillante fanfare se fait entendre. Le drapeau tricolore, aussitôt hissé, est salué par les sonneries de Aux Champs et Au Drapeau. Le voile qui cachait l'image de la Pucelle tombe au milieu des applaudissements de l'assistance et chacun contemple l'admirable statue de Jeanne d'Arc, l'une des plus belles œuvres de l'éminent sculpteur, le Maître Moulins. Aux pieds de la vierge de Domrémy, est étendu un superbe lion, copie diminuée, mais fidèle, du colosse érigé dans la trouée des Vosges pour perpétuer le souvenir de l'héroïque défense de Belfort. A quelques mètres plus loin, M. Paul de Boyer-Montégut a fait construire une maison, de style gothique, aux fenêtres à meneaux, aux portes en ogive, imitant, dans des proportions plus grandes, la chaumière de

Jeanne d'Arc à Domrémy. Les trois couleurs nationales flottent harmonieusement au pignon de l'édifice, au-dessus d'une pierre où sont sculptées les armoiries des familles de Boyer et Blanquet du Chayla. Cette artistique reproduction d'une demeure chère à tous les patriotes est due aux plans de M. Marius Pujol et a été bâtie sous la direction de ce savant architecte. — Cependant, la chorale de Cugnaux a brillamment chanté un superbe « Salut à Jeanne d'Arc ». M. Robert de Boyer-Montégut prononce l'allocution dont le texte est ci-dessous. A peine a-t-il terminé, que M. le Chanoine Valentin, par un discours savant et vibrant, spirituel et sublime, suscite l'enthousiasme général en proclamant la gloire de l'héroïque Pucelle. L'allégresse de tous est encore augmentée lorsque la musique de Colomiers fait entendre le magnifique chœur de Gounod : « Dieu le veut ».

L'église est alors littéralement envahie. Des vêpres solennelles y sont chantées par le lutrin dévoué qui donne aux fêtes religieuses de Cugnaux tant d'attrait et de splendeur. M. Gabriel Sizes est au grand orgue. Par la perfection et la finesse de son jeu, cet artiste distingué justifie une fois de plus sa réputation incontestée. Sous ses doigts habiles, le magnifique instrument, généreusement offert à la paroisse, laisse deviner, à travers ses douces sonorités, une voix angélique venue du ciel pour chanter encore sur la terre. Les nombreux fidèles sont ensuite charmés par de touchantes mélodies que l'éminent violoniste Birbet exécute avec un art infini et une inspiration délicieuse. Mais tous les regards se sont tournés vers la chaire : le moment est venu où M. le Chanoine Valentin va prononcer le panégyrique de Jeanne d'Arc. « Non fecit taliter omni nationi ». C'est cette phrase du cantique de la Vierge que l'orateur prend pour thème de son discours. A quoi bon rappeler par quels développements superbes et dans quelles périodes harmonieuses le prédicateur démontra combien le texte liturgique s'appliquait à notre histoire nationale ? Bien présentes à toutes les mémoires

resteront ces envolées splendides où furent retracés les hauts faits des ancêtres, les grandes journées du XV^m^e siècle et les phases de l'épopée immortelle de la bonne Lorraine! Tous les cœurs, subjugués par cette ardente parole, vibrèrent à l'unisson dans un même amour pour celle qu'un écrivain émérite appelait hier encore : « l'âme de la France ».

A la fin des vêpres, M. l'Abbé Dieudé, curé de Cugnaux, dans une émouvante allocution, résuma éloquemment les impressions qui se dégageaient de cette après-midi inoubliable.

Une ravissante photographie, due à la gracieuse obligeance de M. le Comte de Pages de Beaufort, nous permet de reproduire, en tête de cet opuscule, la statue et la façade principale de la maison.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu fixer les magnifiques discours de M. le Chanoine Valentin et la belle improvisation de M. l'Abbé Dieudé. Bien mieux que les pages qui suivent, elles auraient rappelé à tous le souvenir de la fête du 22 octobre 1899. Malgré leur imperfection, et pour obéir à de précieux encouragements, l'auteur les livre avec confiance à ses lecteurs, convaincu qu'ils oublieront la médiocrité de la forme pour ne voir que l'ardeur patriotique qui les a inspirés.

ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT

Maurens, 11 Novembre 1899, jour de la Saint-Martin d'hiver.



Reproduction de la statue de Jeanne d'Arc, inaugurée à
Cugnaux le 22 Octobre 1899.

(Cliché de M. le Comte de PAGES de BEAUFORT).

MESDAMES, MESSIEURS,

En venant nombreux autour de cette statue, vous avez voulu apporter à Jeanne d'Arc le tribut de vos hommages et la remercier en foule ; c'est à son labeur, à ses victoires, à son martyre, que la France doit l'insigne faveur de ne pas être, depuis des siècles, une province humiliée, ployant sous le joug honteux de l'Angleterre. Le cœur de tous les patriotes bat en ce moment à l'unisson du vôtre. Et de l'âme de la grande Nation, à qui Jeanne a rendu l'espérance à l'heure des désastres suprêmes, monte vers sa demeure céleste un murmure plus esthétique que les immortelles épopées, une mélodie divine, accord sublime des acclama-

*

tions des peuples, des chants des poètes, des hommages de l'Art.

Ces sentiments d'une patriotique reconnaissance, sont la raison d'être de votre présence devant cette image, œuvre touchante de l'éminent sculpteur toulousain, le maître Moulines, auprès de ce monument, où les plans habiles et la savante direction de M. Marius Pujol ont fait revivre la légendaire maison de Domrémy.

Ils ont inspiré les brillantes fanfares que la musique de Colomiers exécutait tout à l'heure avec sa perfection accoutumée. Nulle autre société musicale ne pouvait rendre plus dignement les honneurs à Jeanne d'Arc, car elle a conservé fidèlement les hautes traditions que lui a léguées son illustre fondateur, le grand orateur, le grand patriote, le grand chrétien dont je suis heureux de saluer ici la mémoire vénérée, M. Gabriel de Belcastel.

Le même esprit anime la vaillante chorale de Cugnaux, que l'on voit toujours au premier rang quand il s'agit d'apporter au service d'une noble

cause le concours harmonieux de ses voix puissantes.

Oui, Jeanne la Pucelle jouit en France et dans le monde entier d'une popularité toujours croissante, et c'est avec une joie immense que nous avons vu le grand pontife Léon XIII la proclamer Vénérable, en attendant que sonne l'heure impatientement attendue de sa canonisation solennelle. Ce résultat, nous le devons aux efforts généreux d'une phalange d'hommes dévoués, de grands orateurs, d'énergiques patriotes, en tête desquels vous me reprocheriez de ne pas acclamer celui qui, dans le Languedoc, a été le premier champion de la Vierge de Domrémy et le Pierre l'Ermitte de cette nouvelle croisade, M. le chanoine Valentin.

Cependant, la campagne de ces vaillants soldats n'aurait pas pu faire naître un courant d'idées aussi puissant si l'âme française n'avait été poussée par un élan irrésistible, si le culte de Jeanne d'Arc n'avait pas répondu à une nécessité sociale. — Aux heures où le sentiment national, battu en brèche par les théories néfastes de l'internationalisme,

semble perdre de sa force et de sa vigueur, l'opinion publique, par une heureuse réaction, ravive, aux souvenirs du passé, sa foi ancestrale aux destinées de la Patrie. — Et comme la Patrie, c'est beaucoup l'esprit des aïeux revivant en leurs descendants, ce sont les générations présentes éprouvant les sensations du passé, les fils souffrant les maux des ancêtres, pleurant de rage à l'évocation des anciennes défaites ou vibrant d'allégresse au souvenir des victoires antiques, notre pensée se reporte d'elle-même vers les époques saillantes et décisives de notre histoire, — vers les heures de deuil où, pareille à un vaisseau ballotté par la tempête, la France amoindrie, ravagée, ruinée, aurait été fatalement anéantie dans un de ces cataclysmes gigantesques qui engloutissent les peuples, si la Providence n'avait décidé que, malgré la fureur des tempêtes, elle flotterait toujours et ne sombrerait jamais.

C'est pourquoi nous aimons à nous rappeler les horreurs des invasions, à mettre sous nos yeux le spectacle douloureux des maux qui torturent les

peuples asservis, car ces souvenirs sanglants font croître en nous, avec l'amour de la liberté, la volonté ferme et inébranlable de rendre la Nation forte, afin que, sans crainte de ses ennemis, elle puisse continuer sa marche vers le progrès moral, économique et social.

Et comme rien n'exalte mieux l'imagination que ce qui frappe nettement les yeux, toute une frondaison merveilleuse de statues élevées à la mémoire des héros naît et se développe en ce moment dans le beau pays de France.

A l'heure présente, sur la colline d'Alésia, qui fut le témoin de la bataille sanglante où sombra l'indépendance de la Gaule, à côté de la statue de Vercingétorix, le guerrier immortalisé par la grandeur de sa résistance acharnée aux cohortes de César, M^{gr} le Nordez, évêque de Dijon, et le curé d'Alise Sainte-Reine ont eu l'idée grandiose d'ériger un monument à Jeanne d'Arc « la Vierge que la religion et le patriotisme entourent aujourd'hui chez nous d'un culte également ardent ». N'est-il pas vrai, Mesdames et Messieurs, que l'associa-

tion de ces deux morts illustres, Vercingétorix et Jeanne d'Arc, fait naître en nous une émotion indescriptible, qui est sûrement la vibration au plus profond de nous-mêmes de l'âme de nos ancêtres ?

Mais le même but patriotique peut être atteint par des moyens différents. Tous les villages n'ont pas eu l'honneur de servir de champ de bataille à Vercingétorix et à César. Cugnaux est de ce nombre. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'aimer autant que tout autre la France et le Drapeau. Aussi, aux pieds de Jeanne la Pucelle, symbole idéal de la Patrie, démonstration irréfutable de l'intervention divine en faveur de notre cause, une chevaleresque pensée a placé une copie petite, mais sincère, du colossal *Lion de Belfort*, qui se dresse dans la trouée séparant les Vosges du Jura, pour rappeler la résistance invincible de nos troupes aux régiments de Guillaume I^{er}.

Ce monument évoque les dates les plus tristes de notre histoire : 1420, 1870 ! — Il semblait alors que l'horloge des siècles allait sonner l'heure

sinistre où la France devait disparaître du rang des nations.

Dans les premières années du XV^{me} siècle, au moment où Jeanne entendait ses voix, si cruels étaient nos maux, que « Dieu avait grand pitié du royaume de France ». Toutes les pierres dont l'assemblage compose un Etat avaient été brisées et les dernières assises sur lesquelles s'appuient, dans les crises fatales, les peuples en agonie, s'écroulaient sinistrement : les Anglais possédaient la plus grande partie de notre territoire — le trône était aux mains d'un enfant dominé par une mère infâme — le peuple divisé par la plus atroce des guerres civiles s'anéantissait dans des querelles fratricides. Armagnacs et Bourguignons avaient tellement oublié qu'au-dessus des factions il y avait la Patrie, que ces grands corps, hier encore l'honneur du royaume : l'Université, le Parlement, les Corporations, commirent le crime de ratifier le traité de Troyes, le plus honteux de notre histoire, par lequel l'ignoble Isabeau de Bavière arrachait la couronne de France à son

filz Charles VII, pour la livrer à Henri V de Lancastre, roi d'Angleterre. C'en était fait de la grande nation de Clovis, de Charlemagne, de Saint-Louis, si Dieu n'avait envoyé des Marches de Lorraine l'héroïque enfant qui devait nous ramener la victoire, et bouter glorieusement les Anglais hors de France.

Moins heureux que nos ancêtres du XV^{me} siècle, les Français d'Alsace et de Lorraine, dépossédés de la nationalité qui leur était chère, attendent, frémisants, l'heure de leur délivrance. C'est pour cela que le Lion veillant sur Belfort regarde majestueusement la frontière du Rhin. A sa vue, on se souvient des désastres récents, de l'invasion inondant nos provinces, de nos villages brûlés, de nos maisons violées, abattues par les boulets, des paisibles habitants conduits en otage, des patriotes lâchement fusillés, de nos armées anéanties, de Strasbourg, de Metz, de Sedan capitulant, de Paris investi, de l'Empire allemand rétabli et de la couronne impériale déposée sur la tête du roi de Prusse

dans le palais où le grand roi Louis XIV dictait ses lois à toute l'Europe.

Cependant la France ne succomba point. Comme au XV^{me} siècle, Dieu veilla sur elle et notre beau pays fut de nouveau sauvé par l'héroïsme de nos petits soldats. Ainsi, le Lion, après avoir fait saigner nos cœurs en étalant à nos yeux l'image de nos défaites, ranimera notre foi dans les destinées du drapeau tricolore au vivifiant spectacle des martyrs morts pour sa défense. Comme lui, Jeanne d'Arc, en même temps qu'elle évoquera devant nous l'image de la Patrie en deuil, fera naître en nos âmes l'ardeur enthousiaste des Espérances.

Tout à l'heure un grand orateur vous racontera l'admirable épopée de cette jeune paysanne ne sachant ni *a* ni *b*, ni guerroyer, ni monter un destrier, ranimant les Français résignés à la défaite, délivrant Orléans investi, et commençant sa marche victorieuse, terrassant les Anglais partout où elle les rencontrait, à Jeurgau, à Meung, à Beaugency, à Patay, — puis, pour achever sa mission providentielle, conduisant à Reims, au milieu des acclamations

d'un peuple enthousiaste, dans l'antique cathédrale où reposait l'onction sainte de saint Louis, l'héritier triomphant de cinquante rois de France. C'était le pays renaissant de ses cendres, le printemps reparaisant après les durs frimas. Aussi, la foule, ne sachant comment remercier Dieu de son intervention, dans le délire d'une joie générale, fit retentir les voûtes d'un si vibrant « Noël » que les cendres des rois durent tressaillir d'allégresse. Le sentiment national germait dans tous les cœurs et le *Patriotisme* recevait à Reims sa consécration solennelle. Désormais, il allait à son tour réaliser des miracles. La guerre de 1870 en est une preuve éclatante. C'est le patriotisme qui a fait accomplir à nos soldats des prodiges de valeur, des hauts faits inouïs ; c'est encore le patriotisme qui, dans les charges gigantesques de Gravelotte, de Reischoffen, de Borny, fit courir avec joie à une mort assurée nos vaillants cavaliers qui se sacrifiaient héroïquement pour tenter d'assurer la retraite ; c'est lui qui animait les chasseurs et les lanciers essayant une dernière fois, à Bazeilles, de rompre le cercle de fer et

de feu qui entourait Sedan. S'élançant dans un galop suprême sur un plateau du haut duquel l'artillerie allemande faisait jaillir sans trêve la mitraille et les balles, ils montrèrent un tel héroïsme que l'empereur d'Allemagne ne put s'empêcher de s'écrier, en les voyant mourir : « Oh ! les braves gens ! »

Une nation aussi sublime, un peuple dont tous les fils marchent gaiement au feu en redisant avec le poète :

En avant, tant pis pour qui tombe !
La mort n'est rien, vive la tombe
Quand le pays en sort vivant (1).

ce peuple, alors même qu'il serait vaincu, alors même que son territoire serait tout entier envahi, ce peuple-là demeurera toujours invincible tant qu'il aura une poignée de soldats pour tenir son dernier drapeau.

L'Europe comprit cette vérité lorsque, après le traité de Francfort, elle vit la France se relever de ses ruines, payer au bout de trois ans une indem-

(1) P. Déroulède.

nité de cinq milliards cinq cent soixante-sept millions et réorganiser son admirable armée. Et l'Allemagne, redoutant une revanche certaine, pour nous écraser avant que nous ne soyions tout à fait prêts, nous aurait sûrement déclaré la guerre, si un puissant souverain n'était intervenu en notre faveur.

Nous avons donc grandement raison d'avoir confiance dans l'avenir. Nous sommes un peuple fort, et le jour où les nations se mesureront en un formidable champ clos, nos armées pourront tenir tête à celles des autres Etats. C'est pour cela qu'un grand Empire a recherché notre alliance et que la France et la Russie se sont unies par un pacte solennel pour accomplir ensemble dans le monde une œuvre de justice et d'équité. Aussi lorsqu'à la revue de Châlons, le Tzar de toutes les Russies, vit défiler, dans un ordre merveilleux, nos fantassins, nos artilleurs, et au loin, à l'horizon, la charge gigantesque de nos escadrons ; lorsqu'il entendit les hourrahs qui, de la foule immense, montaient pour saluer le Drapeau, il comprit qu'il avait devant

lui l'immortelle nation dont les armées traversaient, dans une marche triomphale, toutes les capitales de l'Europe. Il revit nos drapeaux flottant à Berlin, à Vienne, à Moscou; il se souvint d'Arcole, de Rivoli, d'Austerlitz et d'Iéna; de l'Europe tout entière coalisée contre nous, impuissante à nous écraser, et je suis certain qu'au fond de lui-même, comme l'empereur Guillaume à Bazeilles, il devait dire aussi : « Ah ! les braves gens ! ».

Ce lion, symbole de la force, hommage à notre magnifique armée, figure donc la Nation, groupée pour défendre son drapeau, consciente de sa grandeur et de son immortalité.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'histoire rapporte que lorsque les Anglais recueillirent les cendres du bûcher où ils avaient brûlé celle qui les avait terrassés, ils trouvèrent intact et palpitant le cœur de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui, comme en 1431, l'âme de Jeanne d'Arc est bien présente au milieu de nous tous. Elle revit dans

la parole infallible qui l'a proclamée Vénérable en attendant le jour prochain où l'Eglise priera sainte Jeanne d'Arc. Elle revit dans le culte admirable que lui rend la France et, comme l'a dit un grand évêque américain, l'humanité tout entière. Elle est enfin en chacun de vous, Mesdames et Messieurs, qui, prenant pour devise ces mots écrits sur la chaumière de Jeanne : *Vive Labeur*, animés par l'ardeur du patriotisme le plus chevaleresque, par l'accomplissement stoïque du devoir individuel, travaillez chaque jour à la grandeur de la Nation, vous souvenant de cette belle parole que la Pucelle disait à ses soldats : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ».

21 Octobre 1899.

